

LE DRAPEAU NOIR

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

POUR LA BELGIQUE
UN AN fr. 1 50
SIX MOIS 0 75
TROIS MOIS 0 40

POUR L'ÉTRANGER
UN AN fr. 3 00
SIX MOIS 1 50
TROIS MOIS 0 75

paraissant tous les quinze jours

ADMINISTRATION : 58, rue du Moulin, Saint-Josse-ten-Noode, Bruxelles

LA SEMAINE SANGLANTE ET LA PROCHAINE RÉVOLUTION

En vérité, bourgeois, les anarchistes, vous le disent : elle sera vengée, et vengée plus tôt qu'on ne pense, la Semaine sanglante du mois de mai 1871. Car cela se dissout, cela craque, cela croule ; l'édifice se lézarde ; la sociale est dans l'air ; l'atmosphère est chargée d'électricité révolutionnaire, un fluide purificateur commence à balayer vos pestilences, vos émanations putrides qui nous étouffent. Le coq rouge chantera bientôt la revanche des prolétaires, victimes de la Semaine sanglante. Les masses commencent à se souvenir de mai 1871 ; elles s'apprêtent à le venger.

Dès maintenant vous avez compris, ennemis jurés de notre classe, que le grand jour approche, car déjà vous êtes pris d'effroi devant les révoltés des Deux-Mondes. En Amérique, vous tremblez devant les anarchistes ; en Allemagne, vous avez suscité aux socialistes un gigantesque procès de tendances où vous ne ne poursuivez pas moins de cent cinquante travailleurs ; en Belgique, vous voudriez faire condamner — mais vous n'y réussirez pas, car ce serait une infamie — sous des prétextes forgés par vos immondes agents provocateurs, des socialistes qui n'ont fait qu'user du droit de réunion et de discussion ; en Italie, vous avez récemment condamné une quinzaine d'anarchistes à des peines dont le total se monte à plus de trois cents années de prison ; en Russie, vous tremblez devant la colère des nihilistes qui vont bientôt en avoir fini avec l'autocrate ; en Norvège, vous allez essayer de faire voter une loi de répression contre les socialistes ; en France, en Espagne, en Autriche, en Hollande, en Suisse, en Danemark, partout, vous retardez un nouveau 18 Mars, mais qui serait vous le savez, sans Semaine sanglante à votre profit, cette fois-ci la crainte de ne plus pouvoir cette fois, procéder à une nouvelle boucherie, vous gagne, l'effroi s'empare de votre lâcheté. Vous sentez bien que tous nous avons enfin compris qu'il est de notre devoir d'empêcher un nouvel assassinat du peuple par les bourreaux de la répression.

Fatigués de se laisser éternellement berner par les immondes charlatans de l'ignoble politique, partout les peuples commencent à rugir et, semblables au lion qui comprend, dans un éclair d'intelligence, qu'il peut faire une bouchée, s'il veut, d'un maître qui veut le dompter, ils se préparent à dompter à leur tour leur éternel dompteur, l'Autocratie. Las de se résigner au bulletin de vote, ils sont prêts à bourrer de ces papiers inutiles ce qui est à même, avec autre chose encore de plus expéditif, de venger la Semaine sanglante. Ils l'ont perdu, ce stupide respect, qui fait lécher au chien la main du maître qui le frappe et qui fit en 1871 respecter la Banque de France. Ils l'ont remise au grenier des vieilles ferrailles, cette hésitation qui arrêta le peuple en 1871 devant le gouvernement de Versailles. Le peuple, maintenant, a compris toute sa force ; il voit clairement qu'il est capable d'empêcher le retour d'une Semaine sanglante ; ils s'apprêtent à briser ses chaînes, il se prépare à faire passer pour toujours à la bourgeoisie l'envie de recommencer à

le mitrailler et à saigner trente cinq mille de ses meilleurs combattants. Les tyrans de toute espèce, les ennemis de tout ce qu'il y a de grand et d'humain, qui, ne pouvant arrêter l'idée, voudraient en mitrailler les apôtres, tous ceux qui, à la place du cœur, ont un morceau de pierre et qui, en 1871, à la place de la pitié, voulurent se rassasier du sang de nos frères, tous ils tremblent ; ils sentent avec terreur qu'il s'approche le jour où les petits enfants de leurs victimes d'il y a dix-huit ans leur demanderont justice, ils sentent avec effroi qu'il s'approche toujours, et vient leur demander compte du sang versé.

Patrons, propriétaires, barons de la finance, politiciens de tous poils, peuvent jouir de leur reste ; car plus tôt qu'on ne le croit, il sera temps pour eux de plier leurs bagages ; le jour des suprêmes réparations ne paraît plus être loin de nous. Il semble aux petits fils des égorvés de la Commune entendre comme un sourd mugissement plaintif de leurs pères que les massacreurs ont impitoyablement mitraillés ; aux travailleurs de 1889 il semble que résonnent à leurs oreilles les malédictions dont ces victimes innocentes ont chargé leurs bourreaux en transmettant à l'avenir le soin de les venger.

Ils sont donc en droit d'exiger que cela se paie, le sang de chaque victime de Mai 1871 crie vengeance ; chaque fois que les soudards de la bourgeoisie ont, à cette date funeste, envoyé au supplice un des nôtres, ils ont forgé eux-mêmes les armes dont nous saurons les frapper ; chaque larme qu'ils ont fait verser aux veuves et aux orphelins des égorvés de 1871, se transformera un jour en larmes de sang pour eux : chaque souffrance qu'ils ont fait subir aux révoltés d'il y a dix-huit ans leur vaudra un jour une humiliation, l'expropriation d'une de leurs richesses, l'écroulement de l'un de leurs piédestaux. Mais qu'ils prennent patience, qu'ils laissent l'armée vaincue de 1871 reformer en silence ses rangs dégarnis par la fusillade ou la mitraille, et un jour arrivera où les vaincus de mai 1871 sauront déployer à nouveau leur noir drapeau qui rappelle le deuil de l'humanité.

Ce ne sont point là de vaines menaces ou de sinistres fanfaronades. Tout montre la force du peuple, sa puissance crève les yeux, et tout révèle qu'il a trop souffert pour qu'il ne se croie point obligé de venger ses morts. Tout pousse l'humanité au décisif cataclysme. Partout il y a des anarchistes c'est-à-dire, des justiciers ; chaque ville a son noyau d'hommes qui veulent venger à la fois et leurs propres souffrances et les victimes passées de l'oppression capitaliste et gouvernementale. De toutes parts l'éternel opprimé se lève pour la révolte afin de conquérir de haute lutte son droit à la vie. Il n'attend plus que le signal, que l'étincelle qui va embraser le monde et faire qu'un immense incendie consume tout ce qui pourrait rappeler à l'humanité vengée qu'il y eut, pour son malheur, trop longtemps des titres de propriété, de rente et d'hypothèques, des parlements, des patrons, des maîtres en un mot, pour la mitrailler quand il faut. Tout avance, le grand jour, tout étale à tous les yeux la décrépitude bourgeoise, la force saine et robuste du peuple ; des indices qui ne trompent pas, révèlent à ceux, qui, ont des

oreilles pour entendre ou des yeux pour regarder, la triple corruption politique, économique ou morale de la classe bourgeoise qui n'a plus pour se soutenir que des fusils, des mitrailleuses ou des bagnes. Cela se dissout, cela craque, cela croule, certes : plus tôt que vous ne le croyez, ô vous, qui avez, il y a près de vingt années été sans pitié pour nous nous serons pour vous implacables.

Ce jour là, nous saurons, nous, la grande masse, éternellement sacrifiée et massacrée, nous souvenir froidement de la Semaine sanglante du mois de Mai 1871.

Ce jour là, nos morts seront vengés ; et quand l'histoire parlera alors de la Sanglante semaine de 1871, ce sera pour célébrer en même temps le digne châtiment que les descendants des mitraillés de la Commune auront eu le courage d'infliger aux enfants des massacreurs de leurs pères égorvés. Peuple, souviens-toi de Mai 1871 !

Souvenons-nous de la semaine sanglante !

Il y a dix-huit ans, trente-cinq mille travailleurs furent massacrés dans les rues de Paris.

Leur seul crime était, alors que les blagueurs devenus maîtres du pouvoir faisaient preuve de toute leur impuissance, d'avoir voulu ériger Paris en commune libre, indépendante, s'appartenant à elle-même.

Eux qui avaient subi, pendant le siège une misère épouvantable, croyaient que Paris pouvait réaliser dans ses murs ce que l'incurie et la corruption gouvernementale n'avaient pu faire.

Mais l'Assemblée de Versailles ne l'entendait pas ainsi, il ne fallait pas que Paris appartint au peuple, il ne fallait pas laisser les travailleurs en possession de la capitale.

Comme l'avait recommandé le sinistre Thiers aux soldats avinés : *il fallait détruire Paris plutôt que de le laisser à la Commune.*

Et ceux qui avaient lâchement reculé devant les Prussiens se montrèrent implacables.

L'héroïsme que Paris avait montré pendant le siège, était une injure sanglante faite à leur couraie. Ils déchainèrent sur le peuple une horde de soudards qu'on avait gorgé d'alcool pour les rendre plus furieux et pour qu'ils accomplissent avec plus de férocité une besogne qu'ils n'auraient peut-être pas faite de sang-froid.

La bourgeoisie s'est montrée alors dans toute sa haine, dans toute sa hideur. Les massacres dont elle s'est rendue coupable dépassent en horreur tout ce que l'on pourrait imaginer. Elle a montré qu'elle veut l'asservissement du peuple, qu'elle veut le dominer pour mieux l'exploiter.

Elle, qui a toujours escamoté les libertés conquises par lui, a montré qu'elle seule veut régner, qu'elle seule veut jouir des richesses accumulées par les travailleurs.

Cela ne doit pas être.

L'histoire nous montre que de tout temps le peuple s'est révolté lorsqu'il a eu conscience de ses droits, elle nous montre que quand il le veut il est

le plus fort; donc point de défaillances, point de larmoiements sur la tombe de nos martyrs.

Partout nous voyons la bourgeoisie prête à tout pour conserver ses privilèges. Elle est dans son rôle. Mais n'oublions pas que nous avons des droits à conquérir. N'oublions pas que nous sommes le nombre et que nous sommes la force, nous la grande masse des producteurs. Sachons que nous n'avons rien à espérer d'elle. Arrière les farceurs qui réclament des concessions.

Il y a trop de sang versé pour que l'oubli soit possible. Entre la bourgeoisie et le peuple un abîme est creusé dans lequel elle roulera infailliblement.

Elle a cru, cette classe égoïste jusqu'à l'imbécillité, qu'en faisant fusiller 35.000 travailleurs elle anéantirait le socialisme. Et, après dix-huit ans, le socialisme est plus fort que jamais. Il apparaît aux masses dans toute la splendeur de son idée. Il a pour lui la science et la raison, il envahit tous les pays, il ne connaît plus de frontières. Les révolutionnaires du monde entier se tendent aujourd'hui une main fraternelle et attendent le jour où, dans un élan irrésistible le peuple brisera ses chaînes, supprimera les frontières et anéantira tous les privilèges.

Vous avez beau redoubler de représailles, messieurs les gouvernants, vous avez beau rassembler vos forces, votre règne doit finir, l'évolution économique se poursuit quand même et bientôt la société accouchera de cette Révolution sociale qui doit régénérer le monde.

Votre pouvoir ne repose plus que sur la force des bayonnettes, et ces fils du peuple dont vous voulez faire les assassins de leurs frères se souviendront de leur origine et le jour de la Révolution ils seront avec nous.

Ne Voyez-vous pas que votre pouvoir s'écroule? Débattiez-vous en vain, vous ne pouvez arrêter le flot qui monte, car vous ne pouvez supprimer la misère qui s'accroît toujours tant que la société actuelle existera, et ce sera la misère qui fera descendre le peuple dans la rue, qui provoquera la Révolution.

La lutte s'accroît. Partout le révolté se dresse plus menaçant, plus hardi, plus indomptable. Les portes des cachots ont beau se fermer sur nos apôtres, la guillotine et le gibet ont beau multiplier nos martyrs, l'armée révolutionnaire augmente sans cesse de nouveaux combattants.

Vous pouvez tuer les penseurs.

Vous ne tuerez pas la pensée.

Toutes vos persécutions ne feront qu'augmenter notre haine contre vos institutions barbares et hâter le jour de votre débâcle.

Ah! Messieurs les privilégiés, vous avez cru qu'en supprimant la noblesse et ses privilèges et en vous installant à sa place, en accordant de semblants de droits au peuple votre règne serait éternel. Vous avez cru que cette Révolution dont vous allez célébrer le centenaire serait la dernière, vous vous êtes trompés, vous avez compté sans l'irrésistible force des choses, sans les grandes lois de l'évolution sociale.

Le peuple comprend maintenant que les droits politiques ne sont rien, mais que les droits économiques sont tout. Il voit qu'après une révolution qui n'a profité qu'à vous, rien n'est changé, qu'il est plus misérable, plus exploité que jamais et qu'à son tour il doit faire sa révolution non plus politique mais économique.

Il comprendra aussi, ce peuple si longtemps berné par les habileurs de tous genres, que l'égalité et la liberté ne régneront sur le monde qu'avec la disparition du dernier des gouvernements, du dernier vestige d'autorité.

Le sang des fédérés aura été fécond.

Un grand enseignement s'est dégagé des événements de la Commune. Ils ont appris au peuple à connaître la bourgeoisie, et ils lui ont aussi appris qu'à l'avenir il doit se passer de maître, que toute révolution faite à coups de décrets est une révolution mort-née. Que les chefs qu'ils se nommeraient

par le simple fait qu'ils seraient constitués en assemblée délibérante, deviendraient des incapables, que lui seul doit mettre la main à la pâte.

Les travailleurs comprendront que s'ils ne veulent pas être trahis ils ne doivent compter que sur eux-mêmes. Car ils n'étaient pas au premier rang des combattants de la fin ceux qui s'étaient couverts de galons et qui disparurent sous un travestissement, quand les simples citoyens, même des femmes luttèrent encore.

Assez de chefs, place au peuple.

Non, le sang de nos frères n'a pas coulé inutilement. Le mouvement communaliste de 1871 a été un jalon de plus, qui nous montre le but de la Révolution, la *commune libertaire, l'anarchie*.

Nous savons que si la Commune n'a pas porté de fruits, c'est parce que le peuple n'a pas fait tout d'abord l'expropriation de la richesse sociale et que faite au lendemain d'une guerre, alors que les deux armées ennemies se seraient unies pour l'écraser, le mouvement communiste ne s'est pas propagé partout comme il aurait fallu.

Mais aujourd'hui les idées d'émancipation se répandent partout et la lutte prochaine sera internationale.

Encore une fois souvenons-nous!

Mais point d'attendrissements inutiles, point de longs discours, que l'exemple de nos frères morts aux champs d'honneur de la Révolution soit constamment présent à notre esprit et sachons que le meilleur moyen d'honorer nos morts, c'est de continuer leur œuvre.

LES TROIS RÉVOLUTIONS

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, HUMANITÉ

Une fois la liberté conçue comme moyen unique de répondre à toutes les exigences du besoin, elle devient le besoin et l'intérêt suprême, le plus précieux, le plus enviable des biens. ANDRÉ LEROUX.

Esprits neufs, étudiants, vous tous qu'une maîtresse idée peut encore trouver exempts de l'incurable aveuglement des routines, c'est à vous que nous nous adressons; car sachez-le, la science ne doit pas rester un simple titre de curiosité ou de satisfaction personnelle; elle a pour mission un but plus élevé: celui d'affranchir les peuples du joug qui les tient opprimés depuis si longtemps. (M. VAN DEN BERG.)

— «Peuh? l'anarchie!», murmurèrent beaucoup des vôtres avec un sourire entendu.

Cette fin de non recevoir est peu courageuse, et peu logique aussi, nous semble-t-il, de la part d'un monde qui se réclame, si hautement, du libre examen.

Le scepticisme instinctif, est-il autre chose, en effet, qu'un petit vicar de la crédulité? — Le libre examen, lui, nous apprend à dépouiller le vieil esprit doctrinaire, au lieu d'éluder avec désinvolture, il nous prescrit d'éluder; de savoir reconnaître, enfin, la vérité, dût-elle sortir de la bouche d'un damné.

Ce qui n'arrive que trop souvent: il est sans exemple qu'une idée géante n'ait pas été honnie et dû livrer bataille à la conjuration réactive des intérêts alarmés. C'est l'histoire des luttes éternelles contre le nouveau et l'«impraticable», l'histoire même de la science et du progrès. Les noms de Triptolème, d'Orphée et de Prométhée orientent assez haut, à travers les siècles, à l'humanité oubliée, qu'elle a commencé par maudire le pain, le feu et les arts. (Fr. Passy). — Et n'a-t-on pas vu, bien récemment, des corps constitués, — à l'unisson d'un illustre savant, — mis en gâche, à la pensée de ces chaudes roulettes, qui, prétendaient des têtes brûlées, circulerait vite et bien sur des tringles de fer? — C'est dans les ténèbres, dit Tenerbach, au milieu des larmes et des soupirs, que naît la vérité: Sache que l'histoire universelle emporte dans ses flots, non pas ceux qui sont en haut, mais ceux qui sont en bas.

Faut-il enfin, vous rappeler le sort de l'athéisme et l'exemple de vos aînés?

Il y a quelque trente ans, l'athéisme était encore fort mal porté; l'athée un peu timide prenait soin de garder

sa foi dans le secret, comme il eût fait d'un vilain mal; et c'est alors qu'en France, on vit l'élite de la jeunesse défier l'opinion et conduire carrément, en dépit des conventions et des poursuites judiciaires, la campagne de la libre pensée.

Les revirements de l'histoire nous enseignent l'impudeur et la persévérance.

Réprouvé hier, réduit à l'asile que lui tendait une minorité avanturée, le libre examen a désormais conquis droit de cité, est entré dans les mœurs, a pénétré les masses.

Et il nous a ouvert la voie; car la liberté de pensée appelle nécessairement la liberté d'action; et nous — qui au surplus, ne sommes point des sectaires, — ne faisons qu'énoncer et fixer l'aspiration, hantant la fin du siècle et qui, sans doute avant peu, va soulever les peuples et les pousser vers de nouvelles destinées.

Les idoles sont aujourd'hui malmenées; les dogmes, démantibulés; les providences, divines et humaines, tombent dans le discrédit; — en résumé, le «corps social» se dissèque.

La tendance est bien à la liberté et elle effectuera la liberté.

Non plus, cette liberté conditionnelle et limitée, de ce qui était considéré jusqu'ici comme une pure unité sociale avec le temps et en prenant conscience d'elle-même cette unité s'est corporifiée.

De la tête de bétail des troupeaux errants — de l'élément, peu caractérisé, et fort adhérent, des premières tribus sédentaires et des communautés historiques, — du composé national, toujours plus défini, mais toujours ficelé à un appareil, nommé législatif, — par une évolution lente et tourmentée, mais infatigable, — l'homme à la fin, s'est dégagé.

Quittant le ciel des théodées et les terrains vagues des métaphysiques, — désertant les régions, devenues inhabitables, où poussèrent des végétations parasites et épuisantes: les principes d'autorité et les entités réglementaires, — l'homme tend apparemment à revenir à la terre, trop délaissée, «la mère au pain, la vieille terre.»

L'homme, c'est dire, à présent, chaque personnalité humaine, avec les besoins qui la concernent et la composent, — se débattant, contre les fictions séculaires et l'enkystement social.

Tel, en définitif, est le sens de l'agitation qui traverse notre temps, repercutée au loin, sans souci des frontières semant partout les partis protestants, bâtarde et transitoires, et surtout, inspirants ces violences répétées, actions collectives et individuelles, escarmouches avant-courrières de la mêlée générale et proche.

L'au-delà, vers lequel le mouvement nous emporte, est donc un milieu où tout être humain sera seul arbitre de ce qu'il fait ou ne fait point, — où chacun, en d'autres termes, aura le pouvoir de se développer suivant les lois de sa nature, les seules lois qui soient sacrées, et les seules qui soient durables.

Ce sera la substitution, aux arrangements d'en haut, de l'initiative personnelle et de l'association spontanée. — association surgissant du besoin, elle-même, et du reste, tendance de l'époque, — et créant partout les groupements les plus divers, non point cadastrés, mais ouverts et minables, et suivant dans leur perpétuel devenir, la direction de l'expérience, l'unique guide accepté des volontés humaines (1).

Ainsi sera réalisé l'équilibre entre les exigences de l'activité humaine et la constitution du milieu social, et, posé, par là même, le couronnement de l'évolution politique.

Et la société, désormais, aura trouvé sa signification positive.

Arrière, l'abstraction triomphante! Arrière cet être inexistant, qui, sous couleur de bon ordre et d'agencement, manipulait les hommes, tourmentait leur venue, délabrait la plupart et gaspillait les forces et les intelligences! Car la personne humaine est la réalité suprême et la société, elle, n'est rien qu'un pur concept. Ce qu'elle est, c'est la mise en commun des aptitudes individuelles, en vue de lutter contre la nature, pour que chacun en tire un maximum de vie.

(A suivre.)

(1) Après l'enterrement du vieux monde, il se peut que les martyrs de la routine momifient encore, par ci par là, quelque groupement autoritaire: simples vestiges, d'ailleurs, que l'évolution expérimentale elle-même se chargerait d'effacer.

L'idée anarchiste dans les campagnes

(LETTRE DE VIRTON)

Jusqu'ici les socialistes de toute école, collectivistes et compagnie, se sont uniquement adressés aux ouvriers des villes et aux forçats de l'usine et de la mine; jamais ils n'ont espéré voir adopter leurs idées par les pacants, les boueux du sol, les campagnards, à les entendre, sont réfractaires à tout progrès.

Cependant ce sont les campagnes qui ont mené à bien la Révolution de 1789, que peuple et bourgeoisie des villes ne songeaient nullement à pousser jusque 1795. Ce sont les paysans qui peinant aussi dur que les serfs industriels, doivent former le gros des forces révolutionnaires lorsque le jour de la reddition des comptes arrivera. C'est à quoi ont pensé les anarchistes, ces fous, comme les traitent les tant raisonnables collectivistes à la recherche de mandats électoraux décrochés dans une grande ville ou une localité industrielle.

Aussi des groupes de propagande dans les campagnes se sont formés un peu partout et les résultats ont dépassé toute espérance. Avec « *Le travailleur des villes au travailleur des campagnes* », avec « *Richesse et Misère* » avec « *les Produits du Sol* », et surtout le clair et limpide « *Entre Paysans* », nous avons ouvert les yeux, si longtemps fermés, du peinar du sol.

Maintenant, fatigué de turbiner quinze heures par jour pour gagner une misérable croûte de pain noir, il attend impatiemment le signal annonçant les temps nouveaux, et regarde avec convoitise les immenses richesses immobilières que possèdent quelques millionnaires, alors que lui crève de faim sur quelques ares.

Il est d'ailleurs bien mûr pour l'idée nouvelle le paysan. Nous qui le voyons tous les jours trimmer, nous l'entendons aussi tous les soirs pester contre sa sacrée vie et espérer bien vite un changement.

Et ses aspirations sont bien les nôtres, à nous anarchistes. G. Beckout, qui connaît à fond le paysan des Flandres, n'a-t-il pas écrit dernièrement que les promesses des employeurs d'émigrants étaient — nous les avons entendus nous-mêmes — « *là bas pas de propriétaires, pas de maîtres, pas de soucis; ni servitude, ni même de redevance* ».

Le terrain est bon, que la semence anarchiste y soit jetée à grande volée et bientôt les campagnes seront avec nous.

LA SEMAINE SANGLANTE

A travers ces tombes maudites, les derniers combattants de la Commune brûlaient leurs dernières cartouches, livraient le combat du désespoir.

Ils n'avaient pas hâblé qu'ils mourraient ou vaincraient. Mais la révolution trahie, la révolte écrasée, ils ne voulaient pas survivre et assister au triomphe de la réaction.

Les balles sifflaient, ricochant à travers les pierres tumulaires, et d'instant en instant les rangs s'éclaircissaient. Les morts tombaient dans le champ des morts. Les survivants, débordés par les assaillants, reculaient. Les cartouches manquaient — elles avaient toujours manqué pendant ces deux mois de guerre. On se partageait celles qui restaient, on resserrait les rangs et le combat reprenait, implacable et farouche, sans trêve ni merci.

Ils reculaient. Pendant toute la guerre. — comme pendant toute l'invasion allemande — le mot d'ordre avait été reculer. Quand, au début de la révolution, le peuple avait voulu marcher sur Versailles sans armée, les incapables qui s'étaient emparés du pouvoir, avaient encaserné les citoyens, fait construire des barricades pour attendre l'ennemi dans Paris.

Au lieu de prendre l'offensive ils s'étaient mis sur la défensive. Au lieu de défendre Paris sous ses forts, quand l'armée de Mac Mahon l'attaqua, ils se fortifièrent derrière ses remparts, les jugeant insuffisants.

Bourgeois jouant au soldat, révolutionnaires imbus de légendes mal comprises, il leur fallait le « portez armes ! » et l'alignement militaire joints

au remuement des pavés. Ils élevaient des barricades à la Révolution, comme Louis XI élevait des autels à la Vierge Marie. Et, malgré ces ex-votos dressés à tous les carrefours, la Révolution restait stérile entre les mains de ces eunuques.

Les Versaillais étaient entrés dans Paris, La guerre des rues avait commencé. Le peuple, — les anonymes, les inconnus, ceux qui n'avaient point de galons dorés à leurs képis, ni de sous-ventrières en soie rouge — ceux-là alors prirent la lutte pour leur compte.

Parmi eux étaient des hommes qui après avoir vu la Commune vaincue en province, étaient venus pour combattre, encore et mourir. Parmi eux étaient des socialistes étrangers, déjà proscrits de leurs pays ou membres de l'Internationale : ils étaient accourus servir la Révolution. Et tous, dans la rue, en face des canons versaillais, ils rivalisaient de bravoure et de dévouement.

Repoussés par la troupe, huit jours ils combattirent, disputant Paris aux ruraux monarchistes, rue par rue, pavé par pavé, défendant chaque barricade, arrêtant par l'incendie la marche de l'ennemi. Et, dans leur retraite héroïque, sans vivres et sans abri, au milieu des maisons fermées et barricadées, ne pouvant vaincre l'empire qu'ils voyaient derrière les culottes-rouges, du moins le rendaient-ils impossible en détruisant son repaire, en brûlant les Tuileries. Puis « les lions » honteux de s'être laissés « conduire par des ânes », voulant éclairer leurs successeurs, plantèrent leur torche dans l'Hôtel-de-Ville.

Maintenant la lutte touchait à sa fin. Un cimetière, c'était tout ce qu'il leur restait de la capitale !

Débuts de derrière les tombes. Les derniers survivants, épuisés, incapables de résistances, le ventre creux, la cartouchière vide, ayant accompli l'effort suprême, épuisé l'énergie fugace que donne la surexcitation nerveuse, traversèrent le plateau, hébétés, abrutis, n'ayant plus conscience de leurs actes, et furent s'acculer au ravin sinistre. Là, l'œil fixé sur leurs assassins, se sentant sans peur et sans reproches, ils retrouvèrent leur mâle fierté et tombèrent en lançant une dernière fois leur cri de révolte : Vive la Commune !

Les mitrailleuses les couchèrent côte à côte, unis dans la mort comme dans la lutte.

Veuves des mitrailleurs et vous leurs enfants qui aujourd'hui avez atteint l'âge viril, vous, leurs parents à divers degrés, vous, leurs amis qui avez peut-être partagé leurs espoirs et leurs luttes, oublierez-vous ?

Travailleurs, mémoire ! Il y a trop de sang versé pour que l'oubli soit possible ! Trop de sang versé cyniquement, par caprice, avec l'âpre rage d'assouvir la peur des premiers jours.

La bourgeoisie a semé la haine, préparons-nous pour la récolte de demain. Que fleurisse la vengeance !

Pas de larmoiements superflus, à quoi servent les larmes ? Laissons les pleurnicheries aux châtres impuissants. Si nous avons au cœur la légitime haine, refoulons toute pitié ! Puisque nos bourreaux ont été féroces, le moment venu soyons impitoyables !

En 1871, la bourgeoisie a tué les nôtres pour défendre ses privilèges; elle voulait extirper le socialisme, afin de jouir en paix des richesses volées. Faut-il l'en blâmer ? Elle était dans son rôle de classe dirigeante. A notre tour, lorsque la victoire nous sera favorable, n'oublions pas les leçons du passé.

Chaque fois que le peuple a tenté de briser ses chaînes et est retombé vaincu, il a trouvé la bourgeoisie implacable. Et aux grands jours de l'histoire où lui-même a triomphé, il a été splendidement magnanime. Il a pardonné à ses ennemis, — a même été plus loin : grâce à sa bonté, il s'est laissé enlever les fruits de sa victoire.

C'est là une des plus grandes fautes qu'il ait commises.

Qu'il n'en soit plus de même ! que le mot de Saint-Just soit toujours présent à notre mémoire : « Qui fait une révolution à demi, creuse son propre tombeau ! »

Préparons-nous ! Aux prochains combats il nous faut vaincre, quand même !

En 71, la bourgeoisie a fait couler des fleuves de sang — si demain elle était victorieuse, elle devrait teindre en pourpre l'Océan ! (Le Ça Fra.)

La loi de l'évolution et le communisme-anarchiste

Dès à présent, grâce à tous les travaux de la pensée humaine sur la propriété la science et la morale, il est permis de dire que le communisme-libertaire est né de l'évolution économique intellectuelle et morale de la société. La vérité et la justice seules ont contribué à lui donner naissance; il est à la fois conforme aux lois économiques, aux lois de la science, aux principes de la morale. Le droit à la vie de l'être humain, l'étude de la science, enfin l'amour de l'humanité, sont les trois bases fondamentales du communisme-anarchiste.

La science arrivée à l'apogée de sa splendeur a ouvert à la pensée humaine des horizons nouveaux qui révèlent combien le communisme libertaire répond aux découvertes et au développement actuel du génie humain. Elle démontre mathématiquement que la triple évolution économique intellectuelle et morale de l'humanité est entièrement vers cet idéal, que la propriété, la science et la morale évoluent à la fois vers le communisme et vers l'anarchie ou l'individualisme.

La propriété a évolué toujours davantage à la fois et en même temps vers le communisme et vers l'individualisme vers le communisme, en ce qu'elle tend plutôt à être mise en exploitation par des associations d'hommes de plus en plus grandes que par les individus isolés. Vers l'individualisme en ce que, par les individus isolés. Vers l'individualisme en ce que, à mesure que l'on avance dans l'histoire on voit l'individu tendre à se créer le plus possible une propriété privée individuelle, un chez soi où il soit entièrement son maître. D'une part, grâce notamment aux perfectionnements de l'outillage mécanique, au développement prodigieux de l'industrie et du commerce, aux grandes découvertes de la science moderne, la propriété n'a cessé d'évoluer vers le communisme, c'est-à-dire vers la production et le travail en commun.

La propriété individuelle est isolée des moyens de production à peu à peu fait place à l'association pour la production en grand. D'autre part la propriété a évolué toujours davantage dans le cours des siècles vers l'individualisme, c'est-à-dire vers l'attribution toujours plus sensible de l'individu comme tel et de sa portion individuelle dans le bien-être général. Communisme à son origine, indivise entre tous, elle devint, à mesure qu'on s'éloignait du point de départ, toujours plus individuelle, chacun cherchant à individualiser à son profit une part bien déterminée de la richesse sociale, à se tailler une portion privée de propriété où il put vivre en son particulier, à l'abri de toute immixtion étrangère.

De même et de la même façon que la propriété, la science a évolué parallèlement vers le communisme et vers l'individualisme ou l'anarchie. Elle tendit toujours davantage au communisme en ce qu'elle démontra toujours mieux l'immense nécessité de l'association des énergies individuelles, l'impuissance de l'homme isolé, l'enchaînement de toutes choses. Elle évolue vers l'individualisme ou l'anarchie en ce qu'elle précise toujours davantage la dignité propre de chaque individu, son droit à l'indépendance et à l'autonomie, l'efficacité de la liberté individuelle. D'un côté par les innombrables découvertes qu'elle amena dans tous les domaines philosophique, politique, moral, économique ou scientifique, elle posa le grand principe de la loi d'association, de coopération de tous à l'œuvre commune; d'autre part elle a proclamé toujours davantage les droits imprescriptibles de l'individu à la liberté philosophique, économique, politique et morale absolue.

La morale elle aussi évolue toujours davantage d'un côté vers un altruisme de moins en moins égoïste et plus fraternel, et d'autre part vers un individualisme de mieux en mieux raisonnée. Elle devient communiste en ce qu'elle proclame de plus en plus la loi de solidarité, la dépendance des hommes entre eux, leur devoir réciproque les uns envers les autres, en ce qu'elle exclut toujours davantage la supériorité de quelques hommes sur tous les autres.

Elle évolue vers l'individualisme, en ce qu'elle établit que le bonheur de l'humanité n'est pas possible de mieux en mieux de chacun de ses membres, que l'individu a le droit d'être entièrement respecté par tous les autres.

hommes, s'ils veulent l'être également par lui, que la souffrance de l'individu se répercute au fond sur le reste de l'humanité, de même que son autonomie est sa condition même de la liberté des autres hommes.

Les communistes-anarchistes ont donc le droit de dire que leur idéal est celui où tend toute l'évolution, à la fois économique de la propriété, intellectuelle ou de la science sociale ou de la morale. La propriété tend à devenir communiste en même temps que chaque individu éprouve de plus en plus le besoin d'avoir sa part dans la richesse sociale; la science établit de plus en plus la nécessité du travail et de l'association en commun, tout en proclamant à côté de cela l'autonomie nécessaire de chaque individu; la morale enfin reconnaît de plus en plus à la fois les devoirs de chaque individu vis-à-vis la communauté et les devoirs et les droits de la communauté envers chaque individu. Les communistes-anarchistes ont donc le droit de penser que la théorie communiste libertaire répond entièrement à la loi de l'évolution dans sa triple forme économique, intellectuelle et morale, qu'elle est scientifique et mathématiquement exacte, et nullement un rêve utopiste de quelques illuminés.

LES MINORITÉS RÉVOLUTIONNAIRES (1)

(Suite.)

Tous les groupes représentant une idée nouvelle ont toujours commencé par n'être qu'une minorité. Et il est probable que comme organisation, nous resterons minorité jusqu'au jour de la révolution. Mais, est-ce un argument contre nous? — En ce moment, ce sont les opportunistes qui sont la majorité: devrions-nous, par hasard, devenir aussi opportunistes? Jusqu'en 1790, c'étaient les royalistes, les constitutionnalistes qui faisaient majorité: les républicains de l'époque devaient-ils, pour cela renoncer à leurs idées républicaines et se faire aussi royalistes, lorsque la France marchait à grands pas vers l'abolition de la royauté?

Peu importe que, comme nombre, nous soyons minorité, la question n'est pas là! Ce qui importe, c'est de savoir si les idées du communisme-anarchiste sont conformes à l'évolution qui se produit en ce moment dans l'esprit humain, et surtout dans les peuples de race latine? — Mais, à ce sujet, il ne peut pas y avoir de doute. L'évolution ne se produit dans le sens de l'autorisation, elle se produit dans le sens de la liberté la plus complète de l'individu, du groupe producteur en consommateur, de la commune, du groupement, de la fédération libre. L'évolution se produit non pas dans le sens de l'individualisme propriétaire, mais dans le sens de la production et de la consommation en commun. Dans les grandes villes, le communisme n'effraye plus personne, dès qu'il s'agit, bien entendu, du communisme anarchiste. Dans les villages, l'évolution se produit dans le même sens, et à fait quelques parties de la France, placées dans des conditions spéciales, le paysan-marche déjà, sous maint rapport, vers la mise en commun des instruments de travail. C'est pourquoi, chaque fois que nous exposons aux grandes masses nos idées, chaque fois que nous leurs parlons, en langage simple, compréhensible, appuyé par des exemples pratiques, de la révolution telle que nous l'entendons, nous sommes toujours accueillis par leurs applaudissements dans les grands centres industriels, aussi bien que dans les villages.

En pourrait-il être autrement? Si l'anarchie et le communisme eussent été le produit de spéculations philosophiques, faites dans l'ombre des cabinets, par des savants, certes ces deux principes ne trouvaient point d'écho. Mais ces deux idées sont nées des entrailles mêmes du peuple. Elles sont l'énoncé de ce que peuvent et disent l'ouvrier et le paysan, lorsque, sortis un jour ou l'autre de la routine quotidienne, ils se mettent à rêver un meilleur avenir. Elle sont l'énoncé de l'évolution lente qui s'est produite dans les esprits dans le courant de ce siècle. Elles sont la conception populaire de la transformation qui doit s'opérer bientôt pour apporter la justice, la solidarité, la fraternité dans nos villes et nos campagnes. Nées du peuple, elles sont acclamées par le peuple chaque fois qu'elles lui sont exposées d'une manière compréhensible.

Là est en effet leur vraie force, et non pas dans le nombre des adhérents actifs, groupés et organisés, qui sont assez courageux pour courir les dangers de la lutte, pour

braver les conséquences auxquelles on s'expose lorsqu'on travaille pour la révolution populaire. Ce nombre grandit chaque jour et il ira toujours en grandissant; mais ce ne sera qu'à la veille même du soulèvement qu'il deviendra majorité, de minorité qu'il est aujourd'hui.

(A suivre)

Les groupes qui pourraient nous renvoyer des exemplaires du premier numéro nous feraient plaisir. Nous n'en possédons plus un seul et on nous en demande tous les jours.

N. B. — Les groupes qui ont reçu nos deux premiers numéros et qui ne nous ont pas encore soldé sont priés de le faire s'ils ne veulent pas occasionner de retard dans l'envoi du prochain numéro.

Les dépositaires de la *Défense de Gille* sont priés d'envoyer le produit de la vente au bureau du journal.

Le 9 juin, à 4 heures du soir, aura lieu une fête champêtre au bénéfice des camarades emprisonnés. Cette fête se donnera rue du Moulin, 58. Les camarades qui s'intéressent à son succès sont priés de se trouver au dit local, lundi 20 mai, à 8 heures du soir.

Les compagnons Bergé et Wismans ont donné une conférence dimanche dernier, à Verviers et à Liège. Elles ont pleinement réussi. Nous en donneront le compte rendu dans notre prochain numéro.

AUX COMPAGNONS

Voulant rendre notre organe le plus intéressant possible, nous avons agrandi notre format et choisi un texte plus petit afin de donner à nos lecteurs plus de matière.

Ces améliorations nous ont occasionné naturellement une augmentation de frais.

Pour nous aider il n'y a qu'un moyen véritablement efficace: Au lieu de nous envoyer leur obole et de n'attendre rien en retour, il faudrait que dans chaque groupe les camarades organisent hebdomadairement une souscription, nous leur enverrions en échange un nombre d'exemplaires équivalent à la somme souscrite, exemplaires qu'ils vendraient ou distribueraient à leur gré, dans leur localité.

Si cette combinaison était adoptée par tous les groupes, l'existence de notre journal serait assurée et nous pourrions peut-être arriver à paraître toutes les semaines.

Que les compagnons s'en occupent donc et, avec un peu d'efforts on y arrivera.

PETITE CORRESPONDANCE

D. à Foix. — N. à Armentières. — P. S. à Bordeaux. — E. H. Plaines d'Agas. — W. à Herstal. — P. à Verviers. — B. à Dison. — M. à Verviers. — L. L. à Robastens. — P. C. à Armentières. — C. à Bizet. — P. Ch. à Morlanwelz. — H. V. G. à Liège. — G. Kats, à Bruxelles. — G. à Poulleur. — Reçu timbres et mandats.

N. B. Prière aux compagnons de l'extérieur d'affranchir les lettres de 25 centimes pour la Belgique.

H. à Levallois-Perret. — Numéro 1 épuisé, tâcherons de nous en procurer.

N. à Romans. — Avions expédié 20 numéros 2, à G. Mallet, rue de la Ferme.

P. S. à Bordeaux. — Avons expédié 15 numéros à Mme Maury.

Morthainne, à Beauvais. — Envoyez toujours, verrons si entre dans nos idées.

F. B. à Toulouse. — 5 fr. 50 pour 100 numéros.

L. L., à Rabastens. — Envoyez toujours.

P. C. à Armentière-le-Bizet. — Votre poésie est un peu longue. Avions trop de copie pour l'insérer dans le n° 2. Quelques corrections à faire, verrais ensuite.

S. Guilmot. — Notre numéro 5 était déjà composé quand nous avons reçu votre lettre trop tard, d'ailleurs les faits

que vous citez n'ont pas grande importance au point de vue du mouvement social.

Verviers. — Jeune Garde cosmopolite. Avez envoyé lettre un peu tard.

Avis aux Compagnons. — Adresser tout ce qui concerne la Jeune Garde cosmopolite de Verviers, au compagnon Charpentier, rue Bellenville, 20, à Hodimont, (Verviers).

DENIER DE PROPAGANDE

Listes précédentes, 28 fr. 53.

Liste de Herstal, 30 c.; Aug. Seron, 20 c.; un artilleur, 5 c.; Guérard, 10 c.; Une protectrice, 15 c.; L. Lemoine Degote, 30 c.; Un anarchiste, 30 c.; Un fils de forçat 10 c. bénéfice sur 75 numéros du D. P., par Asthons et Spartas, 1 fr. 50; La Jeune France, 10 c.; Souvenir, etc., 25 c.; L'agence de Zizannie, etc., 25 c.; Une allemande qui, etc., 1 fr.; Conveniriser et Scie, 10 c.; un partisan du général Lavonette, 10 c.; Bande de pillards, 10 c.; Cerele la Jeune France, 10 c.; Anonyme, 2 fr.; Total, 7 fr. 60.

Liste chez la veuve Dehan, à Dison, 11 fr. 75; le Cercle d'Etudes sociales de Dison, 8 fr.

Verviers. — Liste chez T. L. T., 30 c.; J. G., 30 c.; Chez L. Divers, 1 fr. 10; Liste chez D.: Si les vieux sommeillent les jeunes s'éveillent, 1 fr. 15; A. D., 25 c.; Collecte chez D., le 7 avril, 2 fr.; chez Nicolas, 30 c.; chez D., 15 avril, 47 c.; chez Nestor, 14 avril, 83 c.; chez D., 20 avril, 50 c.; collecte à la soirée du 21 avril chez L. place du Marché, 1 fr. 95; Trouvaille, 5 c.; le gros Auguste, 1 fr.; Eugène M., 25 c.; Collecte chez D., 27 avril, 26 c.; pour faire le compte 7 c. Total, 14 fr.

Virton, 2 fr. Total à ce jour, 68 fr. 70 c.

CONVOCATIONS

Verviers. — Cercle l'Étincelle, réunion tous les samedis, rue Lecheval.

— La Jeunesse Libertaire, réunion tous les mardis rue des Hospices.

— Jeune Garde Cosmopolite, réunion tous les dimanches, rue des Six-cents Franchimontois.

Bruxelles. — Groupe l'Égalité, réunion tous les Lundis à 8 h 1/2 heures. Causerie publique et contradictoire, rue du Moulin, 58, Saint-Josse-ten-Noode.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

LA RÉVOLTE, hebdomadaire, 5 centimes le numéro, tous les 15 jours supplément littéraire.

LE PÈRE PEINARD, hebdomadaire, revue parisienne, 10 c.

ANARCHIST, journal flamand, au bureau du journal. Paraît tous les mois.

Livres et brochures peuvent s'obtenir au bureau du journal.

Le DRAPEAU NOIR est en vente à Bruxelles, chez Conlon, montagne de l'Oratoire, à la *Chronique*, aux Galeries St-Hubert, à l'aubette place Saint-Jean, place Hauwart (St Josse), à l'aubette place St Josse et chez tous les vendeurs de la *Révolution*.

On demande partout des vendeurs sérieux. Forte remise.

VENTE EN GROS. — Chez Raford, rue du Marais, 2.

L'éditeur E. BRASSINE.

Bruxelles. — Imp. V. BRISÉE, rue de l'Escalier, 14

(*) Extrait des « Parole d'un Révolté » de P. Kropotkine. Marpon et Flammarion, éditeurs, Paris.